

## LES SOURCES



MARIE-HÉLÈNE LAFON

---

# LES SOURCES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023  
ISBN : 978-2-283-03660-0

*À Pascale Gautier.*



« Le sanglier solitaire hume vers les fermes.

Il connaît l'heure de la sieste.

Il trotte un grand détour sous les frondaisons, puis de la corne la plus rapprochée, il s'élançe.

Le voilà. Il se vautre sur l'eau. La boue est contre son ventre.

La fraîcheur le traverse d'outre en outre, de son ventre à son échine.

Il mord la source. »

Jean Giono, *Colline*





Samedi 10  
et dimanche 11 juin 1967



Il dort sur le banc. Elle ne bouge pas, son corps est vissé sur la chaise, les filles et Gilles sont dans la cour. Ils sont sortis aussitôt après avoir mangé, ils savent qu'il ne faut pas faire de bruit quand il dort sur le banc. Claire a refermé derrière elle les deux portes, celle de la cuisine et celle du couloir. La table n'est pas débarrassée, elle s'en occupera plus tard, quand il aura fini la sieste. Une lessive sèche dans le jardin, Nicole l'a écartée sur le fil avant de partir, il faudra ramasser tout le linge, repasser, ranger, préparer les vêtements des enfants pour demain matin, les leurs aussi, et cirer les chaussures. Elle est contente de descendre chez ses parents, elle voudrait être contente, on sera chez elle, de son côté, on pourra rire et parler fort, il n'aura pas le dessus ; chez elle il n'a pas le dessus,

il mange et il se tait. Dans trois semaines, le 30 juin, elle aura trente ans. Trente ans, trois enfants, Isabelle, Claire et Gilles, deux filles et un garçon, sept, cinq et quatre ans, une ferme, une belle ferme, trente-trois hectares, une grande maison, vingt-sept vaches, un tracteur, un vacher, un commis, une bonne, une voiture, le permis de conduire. Heureusement elle a le permis de conduire ; sa mère a eu raison d'insister pour qu'elle le passe. Isabelle, Claire, Gilles. Les trois prénoms reviennent toujours dans ses listes ; trois enfants, trois prénoms, trente-trois hectares, trente ans. Elle s'accroche à ses listes. Isabelle et Claire sont sur les balançoires ; Gilles les regarde, il est assis sur le mur, les bras croisés sur la poitrine, il tend ses jambes nues en imitant la cadence de ses sœurs qui cherchent à se donner de l'élan. Elle n'aura pas d'autre enfant, il sera le dernier, elle aime le tenir contre elle, le garder, il est doux, il sent le sucre chaud et le bébé, encore. Il rit quand il se réveille, il est joyeux le matin quand ils sont seuls dans la chambre elle et lui. Les filles s'échappent déjà, elle le sent ; elles courent, elles sautent, elles sont sérieuses, elles

se taisent. Isabelle est entrée à l'école, le ramassage scolaire passe au bout du chemin, le matin et le soir ; la maîtresse dit qu'elle apprend bien. Elle fait ses devoirs sur la table de la cuisine et on n'a pas besoin de surveiller. Claire entrera au cours préparatoire dans un peu plus d'un an. Elle pense à sa mère et à ses tantes qui disent toujours que ça passe vite, la vie, le temps, les années de jeunesse où on a les enfants petits avec soi dans les maisons. Elle commence à le comprendre, elle déglutit dans le silence de la sieste, elle appuie son menton sur ses mains et ses coudes sur la toile cirée, de part et d'autre de son assiette, elle déglutit encore. Bientôt huit années depuis son mariage ; elle compte, dans six mois et dix-sept jours, ils se sont mariés le 30 décembre 1959. Elle n'aime pas penser à ça, il ne faut pas. Huit ans de mariage, et quatre ans à la ferme, ici, loin de tout, au bout du monde. Elle voudrait se lever, sortir, aller ramasser la lessive, faire ce qu'il faut, prendre un peu d'avance avant la grande toilette des enfants, la toilette du samedi qui est plus longue quand on descend le lendemain chez les grands-parents, chez elle et chez lui, il faut que les trois

soient impeccables, toujours. Son corps pèse. Elle attend.

Nicole a seize ans, bientôt dix-sept. Avant elle, pendant plus de trois ans, il y avait eu Annie, sa première bonne. Annie était si gentille, si vive, et joyeuse, gaie, du matin au soir. On voyait qu'elle avait l'habitude du travail. Les lessives pour une famille de cinq personnes sans compter le linge des deux ouvriers, le ménage d'une grande maison, les poules et les lapins, l'entretien du jardin, arroser sarcler, rien ne lui faisait peur. Elle était née dans le pays et n'en était jamais partie. Ses parents tenaient une petite ferme sur les hauts de la commune et son père allait aussi en journée dans la vallée pour joindre les deux bouts. Annie connaissait les gens, les familles, les histoires, et en parlait bien, sans malice mais toujours avec le mot pour rire. Annie avait eu vingt ans, s'était mariée et avait suivi son mari qui ouvrait un garage à Mauriac, à l'autre bout du département. Les femmes suivaient les maris. Nicole suivra le sien, Nicole aura un mari, même si elle est moins jolie qu'Annie, moins pimpante, et plus lente, plus lourde. On s'habitue à tout ;

elle s'est habituée à Nicole qui manque parfois un peu d'idée mais travaille très bien. Nicole vient aussi d'une ferme, elle est l'aînée d'une famille nombreuse et on sent qu'elle a été élevée à la dure. Elle n'a pas été élevée à la dure, elle. Il ne faut pas penser à ça non plus, elle en a les jambes coupées, chaque fois, mais elle ne peut pas s'empêcher de ruminer ses rengaines de petite fille. Même si on n'était pas riche, on ne manquait de rien, et pendant que le père était prisonnier en Allemagne, sa mère avait mené la barque, toute seule, avec les quatre grands-parents qui ne savaient pas quoi faire pour la gâter, elle, la petite, la princesse, la reine. À Fridières, elle passait d'une maison à l'autre, les fermes se touchaient, les parents s'étaient toujours connus. Elle avait eu quatre, six, sept ans, et le père ne revenait pas. On en parlait, on envoyait des colis. Quand elle avait su écrire, elle avait tracé des mots que lui dictaient sa mère et sa grand-mère au bas de la lettre pour le prisonnier ; elle s'était appliquée mais elle se souvient d'avoir pensé, sans le dire, que ça ne lui plaisait pas d'avoir un papa prisonnier, les deux mots n'allaient pas ensemble. Ensuite il

était revenu, il avait l'air vieux et fatigué, elle n'avait pas reconnu l'homme qui était sur la photo de mariage et, au bout de quelques jours, elle avait demandé à sa mère si le monsieur n'allait pas bientôt repartir.

Elle enfonce son menton dans ses mains et ses orteils remuent sous la table dans ses pantoufles bleues. Elle ferme les yeux. Elle dormait avec sa mère ; jusqu'au retour du prisonnier elle avait dormi avec sa mère, dans le grand lit, dans son chaud, collée contre le dos de sa mère, le nez dans les cheveux dénoués de sa mère, emmêlée à elle. Ensuite, après le retour, jamais plus. Jamais. Une boule monte dans sa gorge, il ne faut pas, elle voudrait s'empêcher, elle doit garder des forces pour tout faire, sinon ce sera encore le cirque, la corrida. Elle a des mots, maintenant, pas beaucoup, deux ou trois, ça suffit ; depuis toutes ces années elle a trouvé des mots pour se parler à elle, dans sa peau, de ce qui lui arrive, de ce qui est arrivé dès le début, aussitôt après le mariage. Elle ne dit ces mots à personne, comment les dire, il faut faire semblant devant les gens, tous les autres sont les gens, même sa mère, son père, et ses



sœurs. Ses sœurs savent, elles ont senti, elles ont compris, elles ont vu, une fois, après la naissance de Gilles, où il n'a pas pu se tenir devant elles. Depuis elles ne sont pas revenues à la ferme passer quelques jours comme elles le faisaient quand les filles étaient plus petites, mais elle ne sait pas si ses sœurs ont parlé à sa mère de ce qu'elles avaient vu. Sa mère ne lui a rien dit et elle non plus. Les mots ne lui viennent pas, l'orgueil les bloque. Elle appelle ça l'orgueil, ce qui la fait tenir et rester et qui compte aussi pour sa mère ; elle le sait, elle connaît sa mère mieux que personne, mieux que ses sœurs et que son père. C'est à cause des années de la guerre, de l'odeur des cheveux de sa mère quand elles étaient dans le chaud du lit, les deux. Elle relève le menton, ouvre les yeux, et enfonce ses doigts dans la chair de ses pommettes. Elles allaient aussi au cimetière, le dimanche, après la messe. Les deux grands-mères, la maternelle et la paternelle, la mémé et la mamie, les suivaient d'un peu loin, restaient en arrière. Sa main gauche était dans la main droite de sa mère, elles se tenaient debout devant la tombe, ça ne durait pas longtemps ;

sa mère ne disait rien et serrait seulement sa main un peu plus fort dans la sienne qui devenait moite. Ensuite c'était fini, elles sortaient du cimetière. Plus tard, quand elle était allée à l'école du bourg, elle avait pu lire sur la tombe, André 1935-1937.

Il remue un peu sur le banc, il bouge son bras gauche qui est replié sur ses yeux à cause de la lumière, il a laissé ses lunettes sur la table, à côté de son couteau fermé, et il dort comme ça, allongé sur le banc étroit, la jambe gauche posée sur la droite, les pieds croisés. Elle connaît ses heures, il va dormir encore dix minutes. Il sera réveillé et levé d'un coup. Il mettra d'abord ses lunettes, il prendra son couteau et il lui demandera sans la regarder ce qu'elle attend pour ramasser la table. Il ne supporte pas le moindre bruit pendant sa sieste. Elle ne répondra pas. La boule durcit dans sa gorge. Elle a l'orgueil, comme sa mère, c'est une façon d'être, même si ça n'explique pas tout. Sa mère aurait pu empêcher le mariage, en insistant beaucoup, elle ne l'avait pas fait. Son père lui avait parlé, une fois, un soir du dernier été qu'elle avait passé chez ses parents,

en 1959. Ils revenaient du pré rond, lui avec la faux, elle avec le râteau ; c'était un petit pré en pente, tout biscornu, enfoncé sous des frênes qui arrêtaient le soleil. Le père avait fauché, elle avait râtelé derrière lui le foin qui n'était pas haut, et tout clairsemé, mais qu'il fallait quand même déplacer pour qu'il échappe à l'ombre des frênes et sèche mieux. Elle aimait bien travailler avec le père, il était calme et doux. Après le dernier tournant, en haut de la côte, il s'était arrêté ; de là, on voyait tout, Fridières d'abord, et, en face, de l'autre côté du ruisseau, le Résonnet, la ferme de Soulages, qui avait fière allure, les deux bâtiments, les prés, les bêtes, et la grosse maison, où elle irait habiter après son mariage, dans moins de six mois, on avait fixé la date, le 30 décembre. Pierre travaillerait avec son père, comme il le faisait déjà avant le service militaire. Il allait rentrer, dans neuf semaines, il le confirmait dans sa dernière lettre ; fin septembre ou début octobre. Le père s'était tourné vers elle, il avait dit, c'est une belle ferme, tu seras pas loin à Soulages, mais j'aime pas ton fiancé, j'aime pas comment il te regarde.

La cour est verte. Isabelle est montée dans l'érable, elle grimpe presque jusqu'en haut et y reste longtemps ; on voit ses pieds quand on s'avance sous l'arbre, contre le tronc, on devine qu'elle est là mais elle ne répond pas si on l'appelle. Elle ne sait pas bien comment s'y prendre avec Isabelle qui est l'aînée, comprend tout, lui résiste, à elle, et se méfie de son père. Claire et Gilles sont accroupis devant les clapiers et parlent aux lapins. Depuis le pas de la porte, elle les voit de dos ; la lumière joue sur leurs cheveux châtain, avec des reflets dorés bouclés pour Claire, souples pour Gilles. Ils ne sont pas blonds, elle n'aura pas eu d'enfants blonds. Isabelle est frisée, comme son père, et presque brune. C'est Claire qui parle aux lapins, Gilles écoute et tourne la tête tantôt vers sa sœur, tantôt vers les lapins, comme si les lapins répondaient. Elle lui demandera si les lapins répondent quand Claire leur parle ; il lui racontera en gazouillant avant de s'endormir, quand elle le couchera. Son petit lit à barreaux

est dans la chambre du bas, à côté de la leur ; elle aime rester longtemps sur la chaise basse, elle appuie son épaule sur les barreaux du lit peint en jaune qui vient de chez elle, elle a dormi dans ce lit, avant le départ du père pour la guerre ; elle n'a jamais demandé à sa mère si elle avait eu le temps de l'utiliser pour André ; elle ne peut pas poser ces questions à sa mère. Ses sœurs, l'une après l'autre, ont dormi dans ce lit à barreaux et il reprendra du service quand elles auront des enfants. Ses sœurs fréquentent, elles ont vingt ans, elles vivent leur vie ; ses sœurs ne peuvent rien pour elle. Isabelle et Claire dorment déjà en haut, ensemble, dans un grand lit neuf. Le soleil de juin écrase la cour qu'il faut traverser pour aller au jardin chercher le linge propre, elle a pris la corbeille, elle la sent contre sa hanche, son corps avance, les enfants ne se retournent pas. La cour est vide ; à cette heure les poules sont dans le pré, derrière la maison, et les chiens sont descendus à l'étable, avec lui ; ils le suivent quand il se lève de la sieste, ils lui obéissent, ils filent. Quand elle voit revenir les chiens, qui restent dans la cour et n'entrent pas dans la maison,

quand les chiens passent devant le portail du jardin ou se couchent derrière l'érable, elle sait qu'il n'est pas loin.

Le linge est sec et il sent bon. Les robes des filles pour demain, leurs deux gilets blancs, et les petites affaires de Gilles, à repasser. Les chaussettes, les culottes et les tricots de corps des enfants, deux combinaisons à elle, un chemisier, une jupe, à repasser aussi. Nicole ne mélange pas le linge quand elle le suspend, les vêtements des enfants d'un côté, ceux des adultes de l'autre, elle a ses manières de faire. Elle travaille lentement, avec beaucoup de soin. Quand elle arrose le jardin, le soir, elle se penche, elle regarde de près comment l'eau se répartit au pied de la plante, elle n'en met pas trop, et elle prépare les arrosoirs longtemps à l'avance pour que l'eau ne reste pas glacée comme elle l'est au sortir du robinet de la laiterie. Elle fait comme sa grand-mère et elle dit que le jardin de sa grand-mère est le plus beau de toute la commune. Isabelle aime arroser avec elle, elle s'applique ; de la cuisine, on les voit aller et venir. Heureusement que Nicole est là, c'est bien d'avoir une bonne, de pouvoir la

payer, il n'y en a pas dans toutes les fermes ; à Fridières, chez elle de son côté, personne n'en a jamais eu, mais ni elle ni ses sœurs n'ont dû aller travailler chez les autres, se placer chez les autres. À Soulages, chez ses beaux-parents, c'est un gros train de maison, avec six domestiques à table tous les jours, matin, midi et soir, en plus des gens de la famille, et sa belle-mère a la même bonne depuis vingt ans, Yvonne, qui abat un travail fou, plus une ou deux femmes, toujours les mêmes, que l'on prend à la journée plusieurs fois par an, quand c'est nécessaire. Chez eux, on sait faire rentrer l'argent, il faut leur reconnaître ça ; ils ont été les premiers du pays à avoir un tracteur, une voiture, la télévision. La corbeille à linge est presque pleine. Elle se tient dans l'allée du jardin et secoue la tête pour ne pas penser à ces six premiers mois de son mariage, de janvier à juin 1960, où elle habitait Soulages. Elle se souvient et ça cogne de tous les côtés. Elle a été enceinte tout de suite, Isabelle est née le 30 novembre 1960, onze mois jour pour jour après leur mariage. Les deux combinaisons, le chemisier, la jupe ; elle les dépose sur le dessus de la corbeille ;

elle ne reconnaît pas son corps que les trois enfants ont traversé ; elle ne sait pas ce qu'elle est devenue, elle est perdue dans les replis de son ventre couturé, haché par les cicatrices des trois césariennes. Ses bras, ses cuisses, ses mollets, et le reste. Saccagé ; son premier corps, le vrai, celui d'avant, est caché là-dedans, terré, tapi. Il dit, tu ressembles plus à rien. Il dit, tu pues, ça pue. Et il s'enfoncé.

Pour se calmer et tenir, il faut faire. Faire des choses. Elle a appris ça ; travailler, réciter des listes, penser à d'autres personnes, se raconter les histoires des gens, en dehors de la famille, et profiter des occasions. Elle appelle occasions les accalmies, il y en a et certaines sont assez prévisibles. Cet après-midi, par exemple, elle sera seule jusque vers cinq heures ; il ne devrait pas remonter avant la fin de la traite, le vacher a pris sa journée puisque demain, dimanche, il fera tout le train seul avec le commis, Félix, qui, lui, ne s'en va jamais. Faire tout le train, donc la traite de l'après-midi et le fromage, le saint-nectaire. Le commis n'a plus de famille, sauf une sœur plus âgée qui vit à Chanterelle, à la limite



du Puy-de-Dôme, et n'a sans doute pas très envie de le voir débarquer, surtout s'il a bu ; et quand Félix sort, il boit ; à la ferme, il trouve le moyen, entre deux repas, de têter sa chopine qu'il doit tirer au tonneau dans la cave et cacher ici ou là, mais il a l'habitude et ça ne le gêne pas pour son travail ; au contraire, c'est son carburant, il a besoin de sa ration de vin, il est comme le tracteur, en moins gourmand, il le dit lui-même ; et il rit, et on voit qu'il lui manque plusieurs dents, en haut et en bas. Félix a le vin gai. Il a quarante-cinq ans, elle a lu sa date de naissance sur ses papiers au moment de l'embauche et l'a retenue ; un 30 août, même jour et même mois que Claire, quarante ans plus tôt, exactement, en 1922. La date de naissance de Félix est même dans ses listes, avec celles d'Annie et de Nicole et après celles de ses parents, de ses sœurs, de tous les oncles, tantes et cousins et cousines qu'elle connaît. Félix est abîmé, il paraît largement dix ans de plus que son âge et ne veut pas sortir de ses routines, surtout pas pour apprendre à conduire le tracteur. Il en a même un peu peur, ça se voit à sa façon de se tenir

encore à l'écart, le dos voûté, ramassé sur lui-même, quand le tracteur manœuvre dans la cour ou à l'entrée de l'étable. Pourtant, les machines, c'est l'avenir ; même son père le dit qui n'aime pas beaucoup ça non plus. Elle estime bien Félix, il est gentil, il se tient à sa place et n'ira pas répéter ce qu'il voit ou ce qu'il entend.

Félix a beaucoup vu et presque tout entendu. Il vit avec eux depuis le début, depuis qu'ils ont acheté la ferme. Ils ont signé en mars 1963, un jeudi, le 7, chez le notaire d'Allanche. Il tombait une pluie mêlée de neige, comme le jour du mariage, et ils avaient signé, comme le jour du mariage. Elle reste plantée dans l'allée du jardin, devant la corbeille pleine de linge sec et propre, dans la lumière verte de juin ; elle a signé. Elle pense à la ferme, qui est une belle ferme, et à la pluie mêlée de neige du jour de son mariage. Elle est rattrapée par cette pluie qui gâche tout son orgueil de propriétaire d'une belle ferme, avec un vacher, un commis et une bonne. Elle sait où sont les photos, elle ne les a pas rangées dans l'album vert que la tante Jeanne leur a offert, elle a tout glissé en

vrac entre les premières pages de l'album et ça restera comme ça. Elle ne peut pas regarder ces photos. La première fois où ses sœurs sont venues à la ferme, en juin 1963, elles ont demandé à les voir, mais elles n'ont pas recommencé. C'étaient des gamines pourtant, quinze et seize ans, et elles se souvenaient bien du mariage ; elles ont d'abord ri, de la moustache du père, de reconnaître les invités, et de se retrouver dans le cortège sur la place du bourg, ou à la sortie de l'église sous les parapluies, avec leur gros manteau d'hiver et des chaussettes blanches de petites filles ; ensuite elles ont cessé de rire, elles lui ont rendu l'album et sont allées lever Isabelle qui était à la sieste mais ne voulait plus dormir. En juin 1963, ses sœurs étaient restées deux semaines et Annie était arrivée tout de suite après leur départ, heureusement, pour l'aider dans la maison et s'occuper de Claire, qui était facile mais n'avait pas encore un an. Ses sœurs étaient redescendues en emmenant Isabelle, elle passerait l'été à Fridières, jusqu'à la naissance, prévue fin juillet. Elle attendait Gilles, elle avait mal dans le dos, ses jambes étaient enflées, sa cicatrice tirait. Elle n'avait

plus de goût à rien. Elle aurait voulu pleurer et dormir tout le temps, et ne plus l'entendre, lui, ne plus le sentir, lui, qui tournait autour d'elle, surtout les nuits dans le lit où il fallait encore servir et le laisser faire. Elle avait été si soulagée que le bébé soit un garçon. Le lendemain matin, le docteur Lachalme, qui avait pratiqué les trois césariennes et la connaissait bien, était entré dans la chambre. Il connaissait la mère aussi et avait parlé avec elle. Il avait fermé la porte derrière lui, avait regardé le bébé, avait dit que c'était un beau bébé, s'était assis sur la chaise et lui avait expliqué ; la ligature des trompes, sa mère avait raison, elle ne pouvait pas continuer comme ça, trois césariennes en trois ans, à vingt-six ans, elle avait trois enfants en bonne santé, deux filles, un garçon, elle serait tranquille. Il avait répété le mot tranquille.

Jamais elle n'est tout à fait tranquille. Sauf le matin, entre le moment où il se lève pour aller traire, à cinq heures, et celui où elle doit, elle, vers six heures et demie ou sept heures au

plus tard, sortir du lit pour attaquer la journée. C'est une expression de sa mère qu'elle se répète pour se donner du courage, attaquer la journée. Elle ne se levait pas après la bonne, c'était impossible que la patronne ne soit pas levée avant la bonne, même si Annie ou Nicole savaient ce qu'il y avait à faire pour la soupe du matin, que les hommes mangent vers sept heures et demie, et pour le petit déjeuner des enfants. La table de la cuisine est longue, les trois hommes à un bout, les trois enfants à l'autre, et elles, les deux femmes qui vont et viennent des uns aux autres. Elle a toujours connu ça, c'est la vie des fermes, mais chez eux, personne ne parle, sauf lui, et le vacher, le nouveau, Gérard, qui lui répond. Le jardin est beau, elle jette un coup d'œil, c'est important ; même si la maison est isolée au bout du chemin, les gens voient le jardin en passant sur la route du haut. Les gens savent tout dans ces petits pays, ici comme à Fridières ou à Soulages ; il faut que le jardin soit bien tenu ; les haricots, les carottes, les petits pois, les patates, les choux, on mange déjà de la salade depuis deux semaines, Félix sarcle et bêche, Nicole

arrose. Les pivoines rouges qui viennent de Fridières ont été belles, pour la première fois, elles ont mis des années à s'habituer, c'est plus haut ici, on est à mille mètres. L'hiver est plus long, et la saison des jardins plus courte. Les pivoines sont déjà passées, il faudra attendre les phlox, début juillet, au moment de commencer à faner. Il aurait fallu planter ou semer d'autres fleurs mais elle a manqué de courage pour s'en occuper et maintenant c'est trop tard. Quand on fane, il devient comme fou, il veut avoir fini plus vite que tout le monde, il voudrait avoir fini avant d'avoir commencé, il crie qu'il est seul pour tout faire, qu'elle est un boulet, un tas. C'est vrai, il a raison, un tas, elle est devenue un tas. Un gros tas. Il cogne dedans, dans les jambes, dans le ventre.

Elle traverse la cour, elle rentre dans la cuisine qui lui paraît sombre et fraîche. Elle n'aime plus le mois de juin. La vaisselle de midi est sèche, elle la range avec des gestes lourds, elle est lourde, sa viande est lourde. Elle redonne un coup d'éponge à la table avant de se mettre à repasser. Il faudrait aussi balayer le lino mais elle n'a plus le temps, elle a trop traîné au jardin,

elle est toujours débordée. Claire et Gilles sont sur les balançoires, ils jouent à se renverser le plus loin possible en arrière, les jambes et le buste tendus, les fesses posées en équilibre sur la planchette étroite, leurs poings serrés sur les cordes. Ils ferment les yeux, leurs visages se plissent dans l'effort. Isabelle leur parle, d'en haut, de l'arbre. C'est la tante Jeanne, sa tante à lui, de son côté, la sœur de son père, qui a offert le portique pour les enfants. Elle n'est pas mariée, elle habite Meudon, à côté de Paris, et elle est professeur de mathématiques dans une école religieuse. Elle aime bien la tante Jeanne, c'est la seule personne de sa belle-famille avec qui elle se sente à l'aise, mais on ne la voit presque jamais, sauf une ou deux fois l'été, pendant les vacances, quand elle est à Soulages chez son frère. Depuis qu'Isabelle est entrée à l'école, la tante Jeanne envoie des livres pour les enfants, elle a dit qu'elle le ferait à Noël et pour les anniversaires. Au début, les deux premières années, elle était venue passer quelques jours, en été, entre le foin et le regain, avant le 15 août. Il s'était retenu tant que sa tante était là. Elle ne sait pas exactement pourquoi la

tante Jeanne ne vient plus, mais elle le devine ; la tante a dû sentir que ça n'allait pas dans cette maison. C'est une femme qui connaît la vie ; elle a peut-être même essayé de parler à son neveu qu'elle appelle encore Pierrot, comme quand il était petit ; mais elle s'est découragée. Les gens se découragent, c'est normal, chacun a ses problèmes et s'occupe de ses affaires comme il peut ; c'est le bout du monde ici, la famille est trop loin. Personne ne vient chez eux, sauf le facteur, le marchand de bestiaux ou le vétérinaire, et ils ne vont chez personne. Ils sont nouveaux dans le pays, quatre ans, ça ne compte pas, on les appelle les Aurillacois, elle le sait, c'est Annie qui le lui a dit. D'un autre côté, elle préfère vivre seule dans son trou. C'est difficile de toujours faire semblant. Demain, chez ses parents, elle fera semblant. On restera longtemps à table, elle se reposera, on parlera des jardins, des gens, des voisins. Sa mère raconte bien, elle imite les uns et les autres, avec leurs manies, leurs façons de faire, leurs accents, tout le monde rit, même lui. Elle sentira le regard de son père posé sur elle, mais son père est un doux, il ne peut rien pour elle,



elle a fait sa vie comme ça ; elle va avoir trente ans et sa vie est un saccage, elle le sait, elle est coincée, vissée, avec les trois enfants, il est le père des trois enfants, il les regarde à peine mais il est leur père, il est son mari et il a des droits.

Ils sont là, ils jouent dans la cour ; Gilles et Claire suivent Isabelle qui est descendue de l'érable. Ils traînent derrière eux des branches de sureau, Isabelle se retourne et parle aux deux petits ; on n'entend pas ce qu'elle leur dit, mais ils rient, Isabelle aussi. Dans la maison, en présence des adultes, Isabelle se tient un peu en retrait, elle serait presque sauvage, mais ses sœurs disent que quand elle est à Fridières, avec elles, elle n'arrête pas, c'est un tourbillon, et une pipelette, elle parle, elle parle, des questions sans arrêt, et elle a toujours un pied en l'air. Ses deux sœurs ont un faible pour Isabelle parce que c'est leur première nièce, et qu'elles l'ont beaucoup gardée après la naissance de Claire, quand elle est retombée enceinte tout de suite et qu'ils ont quitté Soulages pour prendre en location une première ferme où ils ne sont pas restés, à peine une année, de fin mars 1962

à février 1963. En mars 1963, ils sont montés ici, c'était loin, à plus de quatre-vingt-dix kilomètres, au moins une heure et demie de voiture, mais il a voulu, il a décidé, il fallait se lancer, on emprunterait pour acheter, on serait chez soi au lieu de payer un fermage à un propriétaire, et avec la vente du saint-nectaire, on arriverait toujours à rembourser, même en tirant un peu l'âne par la queue, peut-être, au début. La ferme était d'un seul tenant, avec un beau pré plat, et une rivière, la Santoire, pour irriguer, faire pousser du regain et tenir les bêtes à l'herbe le plus tard possible dans la saison. Il a de l'idée, comme son père, et comme son frère qui a pris un commerce à Aurillac. Elle n'aurait pas dû signer. Elle aurait dû dire non, refuser. Elle aurait dû partir, même enceinte, elle aurait dû partir, avec les deux filles. Elle n'avait pas pu. Elle n'aurait pas su dire pourquoi, ni comment, il avait la force pour lui, elle suivait. Elle avait suivi. Elle voudrait s'asseoir dans le fauteuil, dans le coin de la fenêtre, et dormir, pour ne plus penser. Elle a laissé la corbeille de linge sur la table, dans le couloir, elle va la chercher.